

BARBARA

*Oh Barbara
Quelle connerie la guerre
Qu'es-tu devenue maintenant
Sous cette pluie de fer
De feu d'acier de sang*

Jacques Prévert, « Barbara », *Paroles*.

La fin d'un été est toujours triste. Celui de 1943 le fut particulièrement pour Edward¹, qui l'attendait dans son atelier, afin de lui remettre quelques dollars. Elle ne vint pas. Il fuma une cigarette, en regardant la nuit s'étendre sur le Washington Square de New York, puis referma la fenêtre. Prêt du tableau, qu'il avait fini la veille, et qui était masqué sous un drap blanc, il remarqua une enveloppe grise. Il s'approcha, l'ouvrit. Elle contenait plusieurs feuillets couverts d'une écriture fine, déliée, une écriture de femme. Il s'assit dans un fauteuil et, la cigarette à la bouche, enveloppé dans un halo de fumée bleue, il lut, solitaire dans son atelier, comme il l'eût été dans l'une de ses toiles :

1 Edward Hopper (1882-1967), peintre et graveur américain.

Cher Edward,

Il me reste si peu de temps à vivre. Enfin, si peu de temps pour cette vie...

D'ici quelques heures, je les attendrai pour toujours. Quelle autre issue ? C'est magnifique. Je les attendrai pour l'éternité. Nous pourrons enfin être heureux. Je les attendrai au-delà du temps. Ils viendront. Je serai vêtue de ma plus jolie robe. Je leur tendrai les bras. Ils se pendront à mon cou. Notre étreinte n'aura plus de fin. Dans ce monde-là, nous nous aimerons et nous nous chérirons à jamais. Il y aura du soleil. La maison les accueillera. Je serai belle pour eux. Il n'y aura plus de malheur.

Si peu de temps, encore, à vivre comme tous les autres, à souffrir. Je vais te raconter mon histoire parce qu'il faut que tu saches. Ne m'en veux pas, Edward, si je t'ai menti, ne m'en veux pas si je t'ai trahi. J'ai tellement souffert que je me demande ce qui a encore de l'importance dans ce monde-là. Je ne veux qu'une chose, les revoir, les embrasser, leur dire que je suis toute à eux, que je ne cesserai jamais...

À ce passage de la lettre, Edward ne put déchiffrer l'écriture, dont l'encre s'était visiblement diluée dans les larmes. De petites auréoles violettes, pâles ou foncées, rendaient le papier translucide, métamorphosant la lumière qui provenait des lampadaires du square. Il perçut le bruit étouffé des pas de Joséphine² au fond de l'appartement. Il aspira une dernière bouffée, reprit sa lecture :

Il y a dix ans, je ne te connaissais pas. J'ai, en quelque sorte, toujours vécu dans la peinture. Mon père était peintre à Montmartre. Il ne se fit jamais de nom, toutefois ses tableaux sont en moi. Pas un que je n'ai conservé en mémoire. Ce sont des fenêtres que je garde ouvertes, qui m'ont souvent permis de m'évader à chaque fois que j'en ai eu besoin. J'étais sa vie comme la peinture était sa vie. Quand il composait une toile, j'étais assise au

2 Joséphine Hopper (1883-1968), artiste peintre américaine, femme d'Eward Hopper.

fond de son atelier. Je le regardais. Le monde disparaissait, se métamorphosait à chaque trait, à chaque touche de couleur qui s'unissait à la toile. Seule la peinture comptait. La vie réelle avait parfois si peu d'importance que nous remarquions à peine les jours où nous ne faisons qu'un repas, les jours où le charbon manquait pour réchauffer nos nuits. Pour moi, cela avait si peu d'importance. J'étais heureuse. Les couleurs me nourrissaient. Mon père me regardait grandir. Il me disait que je devenais de plus en plus belle, aussi belle que ma mère morte en couche à la naissance de ma sœur cadette. Je lui servis parfois de modèle, puis à d'autres peintres parmi ses amis lorsqu'il me fallut commencer à gagner ma vie.

L'atelier changea d'atmosphère. Des nuages bas, chargés d'eau, venaient d'assombrir la clarté du ciel étoilé, accentuant les contrastes. L'ombre projetée des immeubles d'en face inscrivit de longues barres grises sur le parquet. La lumière de la lampe, sous laquelle Edward déchiffrait la minuscule écriture, renonça à lutter, semblant s'éteindre brusquement, puis, peu à peu, ramena la silhouette vaporeuse du peintre penché sur la feuille de papier changée en tâche d'un gris plus clair.

À la mort de mon père, quelques années avant la guerre, j'obtins un emploi au Louvre, comme gardienne de salle. C'est là que je rencontrai celui que j'allais épouser. Nous eûmes deux enfants. Ce fut pour moi un grand bonheur de les voir grandir. Je pouvais les étreindre, sentir leur douce odeur, contempler leurs sourires et leurs regards, me gorger de leur chaleur, celle qui, si souvent, nous manqua pour passer les hivers précédant la déclaration de guerre. Car on parlait de plus en plus de l'imminence d'un conflit, de la vie qui allait être encore plus difficile. Nous étions juifs et avions pris la mesure des haines féroces que nous allions devoir affronter. Les événements se précipitèrent. Ma sœur quitta bientôt la France pour rejoindre un oncle qui avait fui aux États-Unis dès l'entrée des Allemands en Pologne.